

Échos et mémoires d'une guerre dans la littérature française pour la jeunesse

Jean-Robert HENRY

Dir. de recherches émérite au CNRS,
IREMAM, MMSH, Aix en Provence

Résumé

La guerre d'Algérie a inspiré des centaines de romans pour adultes dès l'époque des "événements", mais elle n'a reçu qu'un écho discret dans la littérature de jeunesse. Jusqu'en 1962, seul "le roman de la décolonisation malheureuse", défenseur d'une sensibilité impériale, s'attachait à évoquer cette dimension du drame national. Par la suite, la guerre d'Algérie a été refoulée de la plupart des collections destinées à la jeunesse, même si certains de ses effets étaient traités dans tel ou tel roman. C'est seulement depuis quelques années que la reconstruction de la mémoire de la guerre d'Algérie est devenue un thème important de la littérature pour la jeunesse, peu avant que commencent à se ré-ouvrir des débats publics ou savants sur les violences commises en Algérie.

Mots clés : guerre d'Algérie, littérature de jeunesse, colonisation, mémoire, violences.

Abstract

The Algerian War has inspired hundreds of adult novels since the era of "events", but it has received only a discrete echo in the literature of youth. Until 1962, only "the novel of unfortunate decolonization", defender of an imperial sensibility, endeavored to evoke this dimension of the national drama. Subsequently, the Algerian war was repressed from most of the collections intended for the young, even if some of its effects were treated in this or that novel. It is only in recent years that the reconstruction of the memory of the Algerian war has become an important theme in youth literature shortly before the beginning of public or scholarly debates about the violence committed in Algeria.

Keywords : Algerian War, youth literature, colonization, memory, violence.

De formation juridique, c'est à l'occasion d'un long séjour en Algérie au lendemain de l'indépendance que je me suis intéressé à l'apport de la littérature à la connaissance d'une société. Comme d'autres jeunes universitaires de cette époque étudiant ou exerçant à la Faculté de Droit d'Alger, je n'avais pas résisté à la tentation de plonger dans l'univers mental de l'époque coloniale pour mieux comprendre la nouvelle société qui émergeait sous nos yeux d'un passé qui avait durablement et

fortement configuré l'Algérie contemporaine. La curiosité pour les changements en cours nous poussait à étudier non seulement les métamorphoses (parfois peu apparentes) du droit mais aussi les dynamiques politiques et les « basculements culturels » (Naget Khadda) qui avaient caractérisé les dernières décennies de l'Algérie française. La littérature apportait à l'histoire du temps présent sa capacité à inscrire les destins individuels dans une trame collective et à suggérer ce qui ne pouvait être suggéré plus explicitement. La présence parmi les étudiants en droit de nombreux acteurs du mouvement national, ainsi que la facilité de contact avec les écrivains, cinéastes et artistes algériens favorisaient beaucoup cette démarche pluridisciplinaire qui s'est traduite par un certain nombre d'enseignements, de recherches et de publications à caractère assez peu juridique¹.

Dans la continuité de ces recherches, mon propos initial pour le présent colloque était d'évoquer les œuvres littéraires françaises destinées à la jeunesse qui avaient fait écho au processus de décolonisation et à ses développements les plus dramatiques comme la guerre d'Algérie.

À l'occasion d'un article sur « Littérature de jeunesse et décolonisation », publié en 2003, un premier repérage des titres pour la jeunesse inspirés par la guerre d'Algérie s'était révélé relativement décevant, surtout pour les romans publiés durant la guerre : les romans d'éducation destinés aux enfants et adolescents français, et mettant en scène des jeunes de leur âge (français et parfois algériens) ou de jeunes adultes confrontés au conflit colonial ou à la guerre, passaient à côté de beaucoup de réalités ou les édulcoraient, surtout quand on les comparait avec d'autres œuvres plus réalistes, destinées aux adultes, mais qui savaient susciter et livrer le témoignage d'enfants ou de jeunes algériens.

Il fallait donc élargir le champ d'observation, sans s'en tenir à une littérature racontant la guerre d'Algérie aux enfants français, mais en donnant aussi leur place à des œuvres où la violence coloniale et la guerre sont racontées à des adultes et des écrivains par des enfants algériens.

¹ La *Revue Algérienne des sciences juridiques, économiques et politiques* a publié plusieurs numéros spéciaux sur l'histoire du mouvement national, ainsi qu'un volume sur le roman colonial en Algérie réalisé avec H. Gourdon et F. Lorcerie (1974). Dans le prolongement de ce volume, seront publiés par la suite plusieurs ouvrages collectifs et contributions individuelles, notamment *Le Maghreb dans l'imaginaire français* (1984) et *Littératures et temps colonial. Métamorphoses d'un regard sur la Méditerranée et l'Afrique* (1999).

La littérature de jeunesse française inspirée par la guerre d'Algérie présente un double paradoxe :

Alors que l'aventure coloniale avait été une veine essentielle de la littérature de jeunesse depuis la fin du XIX^{ème} siècle, avec des centaines de romans pour tous les âges de l'enfance et de l'adolescence sous forme de livres de prix, de livres populaires,² ce n'est plus le cas à l'époque de la décolonisation : les titres destinés à la jeunesse sur ce thème sont relativement rares et tardifs.

Second paradoxe : alors que la guerre d'Algérie a suscité une abondante production de récits, de témoignages et de romans pour adultes,³ et que le sujet reste très sensible dans l'opinion, il est rarement traité par la littérature de jeunesse de l'époque. Celle-ci peine à décrire la réalité coloniale, ses injustices et ses discriminations, et encore plus la violence de la guerre pour la rendre accessible à des enfants ou adolescents français. En pleine guerre, peu d'éditeurs se risquent à cet exercice, à l'exception de ceux qui déplorent la fin du système colonial (principalement dans la sphère du « roman scout » : collections Signe de Piste, Rubans noirs et Jamboree) et de très rares romans anticolonialistes.

Les romans de la collection Signe de Piste ont accordé depuis la défaite de 1940, une place importante à la dramatisation de l'histoire nationale, dont la décolonisation est une nouvelle figure. Cette collection, dirigée par des milieux et des auteurs très conservateurs, va illustrer plus que d'autres ce qu'on peut appeler le *roman de la décolonisation malheureuse*, centré sur la fin du monde colonial européen.

Quelques romans de cette veine anticipent le mouvement de décolonisation avant que celui-ci prenne la forme de conflits ouverts. Signalons, pour l'Algérie, *Le prince des sables*, de G. Ferney (1948), qui met en scène dans le Sud algérien, deux jeunes Français et un jeune mozabite, Slimane, enfant de couple "mixte", partagé entre ses fidélités chrétiennes et musulmanes à propos de l'activité d'une "secte" qui veut restaurer la grandeur de l'Islam.

Lorsque la décolonisation cesse d'être une menace pour devenir un conflit ouvert, sa transcription romanesque prend une tournure plus dramatique.

Les romans destinés aux jeunes adolescents (collections Signe de Piste et Jamboree) restent optimistes, comme *José-Mohamed*, de A. G. de

² Cf. J. R. Henry et L. Martini, 1989.

³ Jean Déjeux, 1962 et Benjamin Stora, 1996.

Chamberlhac (1956, écrit en 1954), dont le héros est un jeune algérien, baptisé à sa naissance, mais en butte aux tensions raciales, jusqu'à ce que le tremblement de terre d'Orléansville amène les protagonistes à dépasser le « problème algérien ».

Les romans destinés aux aînés (coll. Rubans noirs) sont plus explicites sur les "événements", avec par exemple *La table de Tacfarinas*, de X.B. Leprince (1957), dont l'action se situe aux confins tuniso-algériens. Le roman le plus caractéristique sur le sujet est *Au risque de tout gagner. Amour et sang sur l'Algérie*, de Robert Serza (1962), dont l'intrigue est bâtie autour des amours impossibles d'une fille de colon et d'un fils de caïd. Odile devient sœur blanche, tandis qu'Ali passe au FLN. Ils se retrouvent ensemble, dans une relation fraternelle, quand la sœur, faite prisonnière, devient l'infirmière du maquis. Puis ils sont tués d'une même rafale, tirée par un maquisard, au cours d'une embuscade. Sur leurs corps enfin réunis, les Berbères construisent une koubba.

La décolonisation malheureuse, ce sont aussi les effets négatifs de l'indépendance. *La croix d'Agadès* (X.B. Leprince, Rubans noirs, 1962), par ex, condamne la disparition des sociétés sahariennes traditionnelles face aux États modernes.

Les auteurs de ces romans sont souvent des témoins ou des acteurs engagés dans la mésaventure coloniale. Les personnages adultes sont des Européens ou des Français, et souvent des militaires, mais ils ne sont plus en position dominante sur le colonisé, et le doute les traverse. « Comprend-on les autres ? », se demande un personnage de *Alerte au Tchad* (1951, p.187).

La quête de l'autre reste plus marquée chez les personnages adolescents : la relation fusionnaire ou amicale avec le partenaire colonisé se veut une tentative de négation symbolique du conflit colonial. Chacun devient "le meilleur ennemi de l'autre"⁴. Ceci prend aussi la figure de la double appartenance (José-Mohamed, Slimane,..)⁵.

Au total, le *roman de la décolonisation malheureuse* apparaît comme relativement atypique dans la littérature de jeunesse : il réagit contre une histoire en train de se faire ou accomplie. C'est une littérature à contre-courant, ce qui n'exclut pas la perception lucide de certaines réalités:

⁴ Selon une formule du roman algérien pour adultes de Jean-Pierre Millemam, *Et je vis un cheval pâle*, 1978.

⁵ Un héros du roman de Joëlle Danterne, *La patrouille des Saints-Innocents*, enfant de couple mixte, rêve de réaliser "l'union de ces peuples irréconciliables qui sont en moi".

lorsque l'aventure coloniale tourne au tragique, le roman ne laisse plus guère de place à la fiction et le ton devient celui du récit. Le réalisme des œuvres se traduit aussi par leur pessimisme : peu d'entre elles se terminent « bien ». Mais, dans l'ensemble, ces romans manifestent une hostilité à la décolonisation peu compatible avec la position adoptée par certains mouvements de jeunesse chrétiens qui, sous l'influence de militants progressistes comme André Mandouze et de revues comme *Esprit*, dénoncent très tôt la guerre d'Algérie et la torture (dès 1955 dans le journal *La Route* des Scouts de France)⁶.

Font pièce aussi au roman de la décolonisation malheureuse, à l'époque de la guerre d'Algérie, quelques très rares romans anticolonialistes pour la jeunesse. Ainsi, *Pas de cheval pour Hamida*, de Gabrielle Gildas-Andrievsky (publié en 1957 chez les éditeurs français réunis, avec une nouvelle édition en 1966) montre comment la relation qui s'esquisse entre un fils de colon et le jeune berger de son père est cruellement mise en échec par l'injustice et la violence coloniales.

Les effets directs de la guerre d'Algérie sur la société française sont rarement évoqués dans les romans pour jeunes. Signalons cependant *Le pain perdu*, de Pierre Pelot (1974). L'expérience de violence connue "là-bas", dénoncée en quelques pages très dures, nous un drame dans un village vosgien.

Bien plus nombreuses sont les œuvres centrées sur l'effet indirect de la décolonisation et de la guerre que constitue l'immigration. De nombreuses collections de romans pour la jeunesse évoquent le sujet, ainsi que les rapports individuels qui s'établissent en France et en Europe avec les travailleurs venus d'Algérie et du Maghreb. Dès les années 50, on trouve dans les collections Signe de piste et Jamboree des personnages de travailleurs immigrés et de jeunes "arabes" (par exemple dans *L'équipe des quatre nations*, 1959, qui met en scène un jeune algérien poursuivi par le FLN).

Mais il faudra attendre les années soixante-dix et quatre-vingt pour que des romans soient consacrés entièrement à la condition immigrée et centrés sur des figures de jeunes issus de ce milieu. La "Bibliothèque de l'Amitié" ou la collection "Travelling" en comptent chacune plusieurs exemples, aux titres parlants : *Anne ici*, *Selima là-bas*, de Marie Féraud, *La révolte d'Ayachi*, de Bernard Barokas (1981), ou *Révolte à la cité de*

⁶ L'hostilité à la guerre d'Algérie et ses abus va se cristalliser sur l'affaire Jean Muller, du nom d'un responsable du mouvement scout qui témoignera contre cette guerre avant d'être tué au combat en Algérie en 1956 (Riou, 1987, 142 s.).

transit, de Adrien Martel (1983) dans « Travelling » ; *Le paradis des autres* de Michel Grimaud (1973) mérite d'être mentionné pour son pessimisme : l'amitié avec un jeune français n'empêche pas un jeune immigré algérien, en butte à de multiples difficultés économiques, psychologiques et sociales, de devoir retourner dans son pays.

Les années 70 sont aussi une époque où, après presque deux décennies de silence et de refoulement (est-ce la coopération qui aurait refoulé la mémoire de la colonisation?), la guerre d'Algérie est redécouverte par la littérature de jeunesse, à un moment où elle cesse d'être un sujet tabou dans l'opinion française.

Un point de départ de cette redécouverte est la publication du roman autobiographique de Virginie Buisson *L'Algérie ou la mort des autres* (1978). Ce témoignage d'une fillette française sur la guerre d'Algérie, destiné d'abord aux adultes, passe au statut de roman pour la jeunesse chez Folio Junior à partir de 1981, sans transformation du texte, mais avec allègement de la typographie et ajout d'illustrations. Ce sera un gros succès de librairie (plus de 300.000 exemplaires diffusés).

Dans la littérature de jeunesse, la redécouverte de la guerre d'Algérie se fait dans deux principales directions : l'exode des Français d'Algérie et l'expérience de la guerre par les enfants.

L'exil des Français d'Algérie, qui avait suscité de nombreux témoignages dans des éditions communautaires du milieu « pied-noir », prend place désormais dans les collections pour la jeunesse, où elle devient une expérience collective communicable à des lecteurs autres que les rapatriés.

Parmi les premiers ouvrages sur ce thème : *Le voyage de mémé*, par Gil Ben Aych (1982), ou *Et puis je suis parti d'Oran*, de Lucien Guy Touati (1985), qui évoque les souvenirs d'un lycéen de troisième en 1962. Cette veine est restée active avec, par exemple, *Le Ville de Marseille*, de Jean-Pierre Nozière (1996), « un roman simple et bouleversant sur la question des Français d'Algérie »

Sur la guerre vue par les enfants, la parution du livre de Virginie Buisson libère la publication d'autres témoignages. Le plus connu est sans doute le récit de Saïd Ferdi, *Un enfant dans la guerre* (Seuil, 1981), Cette dénonciation réaliste de la guerre en milieu rural est cependant alourdie par un message qui renvoie systématiquement dos à dos les violences des deux camps, sans rechercher leur enchaînement. En 1982 une bande dessinée intitulée *Une éducation algérienne* (texte de Guy Vidal, dessin d'Alain Bignon, chez Dargaud) et destinée aussi bien aux adultes qu'aux

adolescents, entend redonner la parole aux jeunes hommes tout juste sortis de l'adolescence que furent les appelés du contingent. Les derniers moments de l'Algérie française y sont évoqués par un militaire du contingent qui dénonce la torture, la bêtise du milieu militaire, les violences aveugles de l'OAS et la fuite en avant vers une politique du pire qui manipule les individus et ne leur donne pour horizon que l'exil.

D'autres titres de littérature pour la jeunesse ont été consacrés depuis aux derniers moments de la guerre d'Algérie, comme le petit livre de Pierre Davy *Oran 62, La rupture* (2002). Se voulant réaliste et pondéré, sa particularité est de figurer dans la collection les Romans de la mémoire, soutenue par le Ministère français de la Défense⁷. Écrit par un ancien sous-lieutenant du contingent, il évoque l'année 1961-62 à Oran. Il est relativement indulgent vis-à-vis de l'armée (pas un mot sur la torture), et tend à minorer le nombre des victimes du 5 juillet 62, tout en insistant sur le sort des harkis.

Mais le roman le plus diffusé aujourd'hui en milieu scolaire sur la guerre d'Algérie et le plus primé (notamment au salon du livre de jeunesse) reste *Un été algérien*, publié en 1993 par Jean-Pierre Nozière. L'auteur, documentaliste à l'Education nationale, a écrit plusieurs romans pour adultes (dont une série de polars sur les aventures policières et sentimentales d'un détective privé fils de harki) ou pour adolescents. *Un été algérien* décrit la montée en puissance de la guerre dans la région de Sétif, à travers la relation entre deux adolescents qui vont devoir choisir chacun leur camp : la communication entre eux ne se rétablira pas après la guerre, alors même que le fils du colon revient en Algérie au titre de la coopération. Le roman a clairement une visée didactique et documentaire : il est accompagné d'un « dossier » consistant sur la guerre, avec des données parfois contestables.

Plus difficiles sont les tentatives de reconstruire une histoire commune des "événements" lisible et acceptable par les jeunes Français et les jeunes Algériens d'aujourd'hui. Signalons dans cette perspective *Le train d'El-Kantara*, de Jacques Delval (1987), qui évoque la naissance d'une amitié et d'une complicité entre des individus opposés par une logique de guerre. C'est aussi le thème du roman *Saïd et Pilule* de Daniel Zimmermann (1998) : comment une amitié née en France résiste à la guerre d'Algérie et aux pires pratiques militaires (torture, « corvée de bois »).

⁷ « Notre histoire avec l'Algérie a commencé dans la guerre et finit par la guerre » p. 66.

Cette thématique de l'amitié « avec les copains d'en face » qui se noue, se dénoue ou survit malgré le contexte colonial se retrouve dans des romans pour adultes, plus ou moins autobiographiques, qui mobilisent les souvenirs d'enfance sur l'expérience de la guerre d'Algérie et surtout de ses derniers moments. Citons par exemple : Hubert Huertas, *Nous jouerons quand même ensemble... Une enfance en Algérie* (2000)⁸, et surtout *L'ami algérien* (2003), « journal à deux voix d'une amitié survivante », écrit par deux amis d'enfance de Guelma, Salah Guemriche et Gérard Tobelem, qui finissent par se retrouver en France après avoir été éloignés par le « tourbillon de la guerre ». Une histoire gentille qui n'est peut-être pas à la hauteur du modèle allemand de « l'ami retrouvé ».

On peut rattacher à la préoccupation d'inscrire l'histoire des individus dans la trame d'une histoire globale qui les bouscule les BD de Jacques Ferrandez. Les albums de la série Carnets d'Orient sur l'histoire de la colonisation de l'Algérie conduisent progressivement le lecteur vers la guerre et le « crescendo de l'horreur » où se trouvent plongés les individus. Le même auteur a aussi publié en BD une version remaniée de la nouvelle « L'Hôte » de Camus. Mais s'agit-il vraiment d'une littérature de jeunesse puisque ces œuvres s'adressent d'abord à la mémoire des adultes? Le genre continue en tout cas à prospérer, avec par exemple l'album *Leçons coloniales*, publié en 2012 chez Delcourt par Azouz Begag et Djilali Defali, qui évoque le contexte pré-insurrectionnel de 1945 à travers le regard d'une institutrice française venue prendre son poste à Sétif⁹.

L'auteur qui s'emploie le plus à inscrire ses romans et nouvelles pour la jeunesse dans une histoire commune mais plurielle de la France et de l'Algérie reste Leïla Sebbar. Dans ses œuvres, elle cherche à faire connaître à de jeunes Français la réalité vécue par les Algériens et réciproquement¹⁰. *J'étais enfant en Algérie. Juin 1962* (publié en 1997) raconte à des enfants de dix ans le drame et les violences de la guerre à travers le journal d'une fillette européenne d'Alger qui dit « Je reviendrai ». L'univers des harkis y est vu aussi à travers le regard d'un jeune enfant. Dans *La Seine était rouge* (1999), l'auteure s'appuie sur des

⁸ « Chacun s'est replié sur lui-même et derrière sa terreur ou sa rancœur » ; p. 363 : « Nous avons remonté le fil d'une amitié furtive et peut-être imaginaire ». Le thème des amitiés perdues et retrouvées permet au roman de faire le lien entre les deux guerres d'Algérie. p. 77.

⁹ Eléonore Hamaide-Jager (2012) souligne la difficulté persistante d'écrire mais surtout d'illustrer la guerre d'Algérie pour les enfants.

¹⁰ Par exemple dans *Une jeune fille au balcon* (1996).

itinéraires individuels pour faire revivre les évènements d'octobre 1961 et leur lien avec des réalités et des personnages d'aujourd'hui. C'est aussi le thème d'un roman de Michel le Bourhis, *Les yeux de Moktar* (2003).

Fille d'un instituteur kabyle, Leïla Sebbar a su mobiliser, comme Maïssa Bey, ses propres souvenirs d'enfance. Mais elle s'adresse surtout aux jeunes Français, en cherchant à leur délivrer un discours pacifié et relativement consensuel. Il est difficile de savoir comment son discours est reçu par de jeunes lecteurs en Algérie où ses livres sont diffusés.

A côté de ces romans pour la jeunesse où l'amitié vient tempérer le rapport colonial, d'autres auteurs ont choisi très tôt de faire voir à leurs lecteurs adultes le « malaise algérien » - qui conduira à la guerre - à travers les yeux et le témoignage des enfants. Dans ces œuvres très réalistes, écrites surtout par des instituteurs, on n'est plus à la recherche des amitiés perdues. Ce sont les élèves algériens qui initient leurs maîtres à la vérité à peine romancée de la violence coloniale et de la guerre.

Les « instituteurs du bled » (selon une expression de Mouloud Feraoun) ont été souvent des observateurs privilégiés de leurs élèves « musulmans », notamment dans l'espace rural. Habités par leur formation à observer le milieu dans lequel ils travaillent, leur position d'écriture dans l'univers mental colonial est particulière, car les valeurs qu'ils ont acquises à l'École normale sont sensiblement en porte-à-faux par rapport à celles de la société dans laquelle ils évoluent. Refusant l'altérité du colonisé prônée par le discours dominant, beaucoup d'entre eux se considèrent comme des serviteurs de la politique d'assimilation¹¹. Et quelques-uns vont plus loin dans l'engagement ou l'empathie en faveur des colonisés.

Mais cet objectif se heurte à la réalité coloniale. L'échec et les limites de la politique d'assimilation en milieu scolaire inspirent entre les deux guerres à Albert Truphémus, inspecteur de l'enseignement indigène, son célèbre roman *Ferhat, instituteur indigène*, auquel s'identifieront les instituteurs naturalisés de la revue *La Voix des Humbles*.

Les romans des instituteurs décrivent aussi la misère des enfants qui fréquentent l'école : à peine habillés et à peine nourris, leur situation devient dramatique dans les périodes de famine ou d'épidémie, avec des discriminations révoltantes au détriment des élèves « indigènes »¹².

¹¹ Colonna (1975).

¹² Cf. notamment *L'hôtel du Sersou* de Albert Truphémus (1930).

Après la seconde guerre mondiale, le malaise colonial prend la figure d'une révolte qui mûrit et qui bouscule les « hommes de bonne volonté ». Pour les premiers écrivains maghrébins de langue française qui s'imposent alors sur la scène littéraire, l'assimilation a cessé d'être un objectif crédible. Mouloud Feraoun, Mouloud Mammeri, Mohamed Dib valorisent désormais l'identité du colonisé, même si le colonisateur n'est pas exclu de la scène algérienne. C'est aussi l'époque où des romans et récits d'enseignants témoignent avec force, à travers des figures ou paroles d'élèves, de la dramatisation du conflit colonial.

Cette mutation du problème algérien sur une décennie est particulièrement sensible dans deux livres où l'auteur-instituteur se veut l'observateur attentif d'un enfant qui grandit et se politise en occupant progressivement toute la scène du livre.

Le premier de ces ouvrages est celui de René Cathala, instituteur des Hauts Plateaux sétifiens originaire du Tarn, qui remanie par trois fois le texte de son roman autobiographique entre 1944 et 1955. Il le publie une première fois à Alger en 1946 chez Charlot sous le titre *Le jardin des hautes plaines* et une seconde fois chez Gallimard en 1955 sous le titre *Rouge le soir*. Cette dernière version qui ajoute un chapitre à l'édition précédente a été publiée aussi sous l'intitulé « Témoignage » par la Nouvelle revue française en trois livraisons (juin, juillet et août 1955). Mais, au total, c'est bien l'unique ouvrage de l'auteur, centré sur les relations personnelles et sur l'amitié qui se nouent, se dénouent et se renouent entre l'instituteur et un de ses élèves, Mahmoud, au fil de rencontres successives qui scandent les étapes du drame algérien. Le drame personnel qui les touche, à contre-courant des valeurs d'une société coloniale qui récuse la possibilité de cette amitié, est « écrit tout seul par les évènements ». C'est ce qui justifie la réécriture du texte : alors que la relation amicale peut encore rebondir après le 8 mai 45, elle est définitivement broyée après l'embrassement du Maghreb et la mort de Mahmoud, même si l'auteur se refuse à totalement désespérer de l'avenir. Le livre sonne juste, parce qu'il articule avec précision et réalisme le devenir des personnages avec l'histoire d'une société rurale et citadine algérienne très pauvre, un « peuple de haillons » victime de la colonisation et sur le point de se révolter contre elle. Peu d'ouvrages de cette époque délivrent un tel sentiment d'authenticité sur le processus qui conduit à la guerre d'Algérie¹³.

¹³ Si la réécriture d'une histoire personnelle bousculée par les évènements s'explique dans la démarche de Cathala, elle est plus difficile à justifier chez Roblès. Cet auteur

Quoique publié à compte d'auteur seulement en 1980, bien après la guerre, le livre d'Yvonne Chanac, *Le souk de la colère* dégage aussi ce sentiment d'authenticité. L'auteure, qui ne se met pas en scène elle-même, mais qui a vécu douze ans près de ses jeunes élèves, décrit elle aussi la misère noire qui touche une partie de la population algérienne dans les années cinquante¹⁴. C'est un roman étonnant de précision et d'empathie sur la vie et les espoirs d'un jeune algérien, Saïd, qui survit avec sa mère dans des grottes aux environs de Tlemcen (à Boudghène). Tout en luttant pour sortir de sa misère par l'école, il se politise progressivement au contact d'enseignants progressistes. Puis son combat solitaire rejoint celui d'un peuple humilié et travaillé par la colère.

Faire remonter à la surface et dans les enjeux du temps présent la mémoire de jeunes Algériens sur la guerre est aussi le propos de Kaddour M'Hamsadji (poète et ancien instituteur) dans *Le rêve derrière soi* (Éd. Casbah, 2000). C'est un roman surprenant centré sur le personnage de Nadir qui raconte en 1988, alors qu'il est âgé de 45 ans, ses souvenirs d'adolescent algérien vivant dans un domaine colonial de la région de Sétif durant la guerre d'Algérie. Tout en suivant l'engagement nationaliste de son père, qui y laissera la vie, ce jeune lycéen, qui poursuit ses études grâce à l'appui du colon, est aussi acteur et observateur de la complexité des relations humaines et sociales qui se nouent entre les habitants de la ferme malgré le rapport colonial, et le témoin de l'ambiguïté des parcours individuels (ainsi, l'oncle du personnage principal, qui ne s'est pas vraiment engagé dans la lutte pour

occulte les importantes corrections qu'il a apportées à son plus célèbre roman *Les Hauteurs de la ville* (prix Femina) pour l'ajuster à la décolonisation. Le texte a en effet fait l'objet d'une réécriture inavouée mais substantielle pour sa deuxième édition de 1960 : le héros, un jeune algérien, est désormais nanti d'une conscience anticoloniale alors qu'il n'était politiquement qu'un résistant au nazisme dans la première version (cf. F. Lorcerie, fiche sur *Les hauteurs de la ville*, in *Roman colonial et idéologie coloniale en Algérie*, 1974.). La correction cachée répondrait-elle à un souci de pédagogie politique ?

¹⁴ Sur la misère des élèves dans la région de Tlemcen, et sur son expérience d'institutrice, cf. aussi le témoignage de Jacqueline Guerroudj dans son autobiographie *Des douars et des prisons*, Alger, Bouchene, sd (1991 ?). On renverra aussi au récit de Belaribi Kadri, *De l'école indigène à l'an 2000... et des poussières* (Alger, Bibliothèque nationale, 2003), qui dénonce les discriminations dont sont victimes les élèves algériens, tout en insistant sur le dévouement et la qualité de ses maîtres (dont son père faisait partie) et sur son propre attachement à l'école « Décieux », qui, malgré un statut d'« école indigène », a formé des générations d'élites algériennes à Tlemcen.

l'indépendance, est celui qui en tirera le plus profit, comme il avait su tirer avantage de la situation coloniale).

Chacun à sa manière et en son temps, ces trois romans, qui font témoigner des enfants ou jeunes algériens sans être prisonniers d'une histoire officielle ou d'un « roman national », montrent, plus que les romans pour la jeunesse évoqués en première partie, l'apport de la littérature à une lecture plus fine de la confrontation coloniale.

D'une part, cette littérature aide à redécouvrir la complexité des relations personnelles à l'œuvre dans le rapport colonial et la part des dimensions subjectives de l'histoire collective, même si on ne peut suivre complètement Ferrandez quand il affirme : « il n'y a pas de vérité, il n'y a que des histoires ».

D'autre part, elle montre que temps littéraire et temps historique ne se confondent pas. Tantôt la littérature est en avance sur l'histoire, en aidant à saisir une réalité sociale qui émerge. Tantôt, sa fonction est mémorielle : contribuer à la reconstruction des mémoires individuelles et collectives qui donnent chair au passé et sens au présent, comme dans *Le rêve derrière soi*. C'est une caractéristique qui peut rendre le discours romanesque plus facilement audible des deux côtés de la Méditerranée que le discours historique quand celui-ci se réduit à une confrontation de « romans nationaux ».

Le recueil du témoignage des élèves sur la violence coloniale ou sur la guerre ne prend pas nécessairement une forme romanesque. Il sera systématisé dans une enquête réalisée anonymement en 1961 et 1962 par Jacques Charby, comédien engagé dans le soutien au FLN, auprès des enfants scolarisés dans les camps de réfugiés algériens au Maroc et en Tunisie¹⁵. Cette enquête menée pour les services éducatifs du GPRA débouchera sur la publication du livre *Les enfants d'Algérie* (1962), qui connaîtra un large retentissement.

Œuvres citées

Azouz Begag et Djillali Defali, *Leçons coloniales*, Delcourt, 2012.

Bernard Barokas, *La révolte d'Ayachi*, Gembloux, Duculot (coll. Travelling), 1981

Gil Ben Aych, *Le voyage de mémé*, Paris, Bordas, 1982.

¹⁵ Sur le rôle de Jacques Charby dans cette enquête, cf. le témoignage de François Gèze, publié dans un communiqué des Editions de La Découverte le 9 janvier 2006 à l'occasion de la mort de Jacques Charby.

- Virginie Buisson, *L'Algérie ou la mort des autres*, Gallimard, 1978 et Gallimard jeunesse, 1981.
- René Cathala, *Le jardin des hautes plaines*, Alger, Charlot, 1946.
- René Cathala, *Rouge le soir*, Paris, Gallimard, 1955.
- A.G. de Chamberlhac, *José-Mohamed*, Paris, Alsatia (coll. Signe de piste), 1956.
- Yvonne Chanac, *Le souk de la colère*, Paris, La pensée universelle, 1980.
- Joëlle Danterne, *La patrouille des Saints-Innocents*, Alsatia, Signe de Piste, 1947. L'intrigue de ce roman pour adolescents, écrit par une auteure qui deviendra célèbre sous le pseudonyme de Anne Golon, se situe en Palestine.
- Joëlle Danterne, *Alerte au Tchad*, Alsatia (coll. Signe de piste), 1951.
- Pierre Davy, *Oran 1962, la rupture*, Paris, Nathan, 2002.
- Jacques Delval, *Le train d'El Kantara*, Paris, Flammarion, Castor Poche, 1987.
- Jean D'Izieu, *L'équipe des quatre nations*, Paris, Alsatia (coll. Signe de piste), 1959.
- Les enfants d'Algérie, récits et dessins*, Paris, François Maspéro, 1962.
- Marie Féraud, *Anne ici, Sélima là-bas*, Gembloux, Duculot (coll. Travelling), 1978.
- Saïd Ferdi, *Un enfant dans la guerre*, Paris, Seuil, 1981.
- Georges Ferney, *Le prince des sables*, Paris, Alsatia (coll. Signe de piste), 1948.
- Gabrielle Gildas-Andrievsky, *Pas de cheval pour Hamida*, Paris, Editeurs français réunis, 1957 et 1966.
- Michel Grimaud, *Le paradis des autres*, Paris, Amitié-Rageot, 1973.
- Salah Guemriche et Gérard Tobelem, *L'ami algérien*, Paris, Lattès, 2003.
- Jacqueline Guerroudj, *Des douars et des prisons*, Alger, Bouchene, sd (1991 ?)
- Hubert Huertas, *Nous jouerons quand même ensemble... Une enfance en Algérie*, Paris, presses de la Cité, 2000.
- Belaribi Kadri, *De l'école indigène à l'an 2000... et des poussières*, Alger, Bibliothèque nationale, 2003.
- Michel Le Bourhis, *Les yeux de Moktar*, Paris, Syros, 2003.
- X. B. Leprince, *La table de Tacfarinas*, Alsatia (coll. Rubans noirs), 1957.
- X. B. Leprince, *La croix d'Agadès*, Alsatia (coll. Rubans noirs), 1962.
- Adrien Martel, *Révolte à la cité de transit*, Gembloux, Duculot (coll. Travelling), 1983.
- Kaddour M'Hamsadji, *Le rêve derrière soi*, Alger, kasbah éditions, 2000.

- Jean-Pierre Millecam, *Et je vis un cheval pâle*, Paris, Gallimard, 1978.
Jean-Pierre Nozière, *Un été algérien*, Paris, Gallimard jeunesse, 1990
Jean-Pierre Nozière, *Le Ville de Marseille*, Paris, Seuil, Point-Virgule, 1996.
Pierre Pelot, *Le pain perdu*, Paris, Ed G. P., (coll. Grand angle), 1974.
Emmanuel Roblès, *Les hauteurs de la ville*, Alger, Charlot, 1948 et Paris, Seuil, 1960.
Leïla Sebbar, *Une jeune fille au balcon*, Seuil jeunesse, 1996.
Leïla Sebbar, *J'étais enfant en Algérie. Juin 1962*, Ed. du Sorbier, 1997.
Leïla Sebbar, *La Seine était rouge*, Ed. Thierry Magnier, 1999 et Actes Sud, 2009.
Robert Serza, *Au risque de tout gagner. Amour et sang sur l'Algérie*, Paris, Alsatia, (coll. Rubans noirs), 1962.
Lucien Guy Touati, *Et puis je suis parti d'Oran*, Flammarion, Castor poche, 1985.
Albert Truphémus, *L'hôtel du Sersou*, Alger, Soubiron, 1930.
Albert Truphémus, *Ferhat, instituteur indigène*, Alger, Ed. France-Afrique, 1935.
Guy Vidal (texte) et Alain Bignon (dessin), *Une éducation algérienne*, Paris, Dargaud, 1982.
Daniel Zimmermann, *Saïd et Pilule*, Paris, Livre de Poche jeunesse, 1998.

Autres références :

- Fanny Colonna, *Instituteurs algériens 1883-1939*, Paris, Presse de la FNSP, 1975.
Jean Déjeux, *Essai de Bibliographie algérienne : 1^{er} janvier 1954 – 30 juin 1962 (lectures d'une guerre)*, N° spécial de *Cahiers nord-africains*, N° 92 (octobre-novembre 1962).
Hubert Gourdon, Jean-Robert Henry, Françoise Henry-Lorcerie, « Roman colonial et idéologie coloniale en Algérie », N° spécial de la *Revue algérienne des sciences juridiques, économiques et politiques*, 1974-1, 252 p.
Eléonore Hamaide-Jager, « Cachez ce sang que je ne saurais voir. Les images de la guerre d'Algérie dans les albums et les documentaires pour la jeunesse », *Strenae. Recherches sur les livres et objets culturels de l'enfance*, Dossier Enfance et colonies : fictions et représentations, 3/2012.
J. R. Henry (dir.), « Le Maghreb dans l'imaginaire français. La colonie, le désert, l'exil », N° spécial de la *ROMM*, 1^o semestre 1984 ; réédité par Edisud (Aix en Provence), sous forme d'un volume à part.

J. R. Henry et Lucienne Martini (dir.), *Littératures et temps colonial. Métamorphoses d'un regard sur la Méditerranée et l'Afrique*, Aix en Provence, Edisud et Mémoires méditerranéennes, 1999.

J. R. Henry, « littérature de jeunesse et décolonisation », in *De l'Indochine à l'Algérie. La jeunesse en mouvement des deux côtés du miroir colonial* (dir. Nicolas Bancel, Daniel Denis et Youcef Fates), Paris, La Découverte, 2003, pp. 311, 324.

J. R. Henry, « L'irruption du fait colonial dans la mise en scène littéraire de l'école coloniale algérienne », in *L'école et la nation*, sous la dir. de Benoit Falaize, Charles Heimberg, Olivier Loubes, ENS Editions, 2013.

Jean-Yves Riou, *Scoutisme en crise. 1945-1957*, Chambray-les-Tours, CLD, 1987.

Benjamin Stora, *Le dictionnaire des livres de la guerre d'Algérie*, Paris, L'Harmattan, 1996.